



ART DES ÎLES
SALOMON

9-23 avril 2015
18, rue Dauphine
75006

Plus précieux que l'or, les objets des Salomon

Sur sa carte où s'animent hommes chargés d'épices et animaux fantastiques au sortir d'un bosquet verdoyant, le cosmographe dieppois, Guillaume Testu, d'une main aventureuse, a inscrit sur les rives de la Grande Jave, la future Australie, le nom d'une contrée convoitée, Ophir. Pour faire de Jérusalem une grandiose capitale et donner à son Dieu un temple à sa mesure, le roi Salomon envoyait ses navires y chercher de l'or. Or..., Ophir..., deux mots qui firent rêver les coursiers de l'océan et s'aventurer sur des flots et des déserts sans frontière, commandants et matelots, explorateurs et baroudeurs. L'Espagnol Mendaña, le premier peut-être, y découvrit un monde archipélagique auquel il donna le nom du sage roi biblique. Le conquistador ne trouva pas l'or convoité. Ni lui, ni ceux qui le suivirent dans ses folles courses sur les flots azurés, ne virent les trésors des Salomon.

Car tout trésor n'est pas or. Perles et pierres précieuses ne s'entassaient pas dans les réserves des rois et des chefs qui aimaient mieux plumes et coquillages finement découpés et patiemment ciselés. Tout trésor n'est pas non plus parchemin ou papier attestant propriétés et privilèges, terres possédées et cadastres. Dédaignant les habits de dentelles et de brocarts semés de gemmes, les gants et les fraises, les salades damasquinés et les fines lames de Tolède portées sur de larges ceintures à la boucle d'argent, les hommes des Îles Salomon préféraient porter des bijoux d'une blancheur éclatante ou faits de toutes petites perles de corail et de nacre, de hautes coiffures cylindriques ou encore des colliers et des ceintures si larges qu'ils en étaient habillés. Des plaques dentelées creusées dans la coquille d'un tridacne fossile suffisaient à leurs prétentions territoriales. Et l'homme blanc, altier et vagabond, n'a rien vu. A peine, a-t-il observé le vol des frégates au dessus des flots écumeux et agitées au large des Îles Salomon.

Sur les immensités océaniques sans autre borne que des rivages de sable blanc et les fières montagnes aux flancs couvertes des forêts profondes, le vent de l'histoire s'est levé. Et il devient tempête.

1898. Le *HMS Mohawk*, fier navire de guerre britannique croise, après un mois de traversée depuis Sydney, au large des îles centrales de l'archipel des Salomon. Les Britanniques entendent faire régner l'ordre et la paix sur un ensemble d'îles éparses dont ils ont désormais la responsabilité. La mission du navire ne diffère guère de celles des précédents : hisser ici et là le pavillon de l'Empire et mettre fin aux querelles sanguinaires de chefs locaux qui aiment à se faire la guerre. Le capitaine Freeman frappe ainsi Malaita où, parfois des Européens sont victimes des luttes locales et des vendettas qui se perdent dans la nuit des temps. C'est le début d'une longue série de destructions et de pillages des villages de ceux que l'on considère à Sydney ou à Londres comme des assassins et qui, en fait, sont des guerriers qui se livrent à des activités qui font trembler d'effroi les Occidentaux : la chasse aux têtes et l'anthropophagie.

Punir les coupables, est l'objectif affiché. Mais il faut aussi priver les chefs responsables du sang versé, de leur *mana*, cette puissance qu'ils pensent tenir de la détention de certains objets, des crânes des ancêtres et de victimes connues, des artefacts souvent en bénitier, pièces précieuses symboliques comme les *barava* ou d'armes et de bijoux prestigieux. Ainsi, avant d'incendier les hangars à bateaux avec leurs pirogues remisées, les soldats recherchent-ils ces objets que les chefs conservent précieusement enroulés dans des paquets de larges feuilles à l'abri des regards. Lorsqu'ils ne les détruisent pas, ils s'en emparent pour les ramener en Australie, en Nouvelle-Zélande ou en Grande-Bretagne, butin de guerre qui ira grossir les collections des musées d'ethnologie qui fleurissent alors en Occident et rejoindre les pièces déjà prises au plus célèbre des coupeurs de têtes, le chef Ingava, qui fit régner la terreur sur les îles voisines de la lagune Roviana au centre de l'archipel.

DZ GALERIE

PARIS - NICE - NOUMEA

dzgalerieparis@gmail.com 01 46 33 31 94

WWW.DZ-GALERIE.COM

Parmi la moisson d'objets ramenés de l'expédition de 1898 figure un collier pris dans un village de Malaita. Les guerres perpétuelles auxquelles s'adonnaient les habitants de cette île entre eux, ne les empêchaient pas de se livrer à un artisanat et au commerce de bijoux et d'une joaillerie aussi prisée que symbolique. Le *laoniasi* ramené par le *HMS Mohawk* est une de ces pièces remarquables qui datent du XIX^e siècle pour sa réalisation finale, mais dont certaines pièces peuvent être antérieures : on est en effet habitué à enfiler et réenfiler les bijoux et les monnaies aux Salomon. Le collier est formé de neuf plaques de bénitier reliées entre elles par une trame de fines perles roses et noires enfilées sur une souple fibre rose plus foncée. Après un long périple muet, la précieuse parure se retrouve aujourd'hui sur les bords de la Seine.

Son originalité est d'avoir une des plaques vierge de toute gravure à l'exception d'un fin trait qui l'ourle. Il serait difficile de reconnaître les motifs gravés des autres plaques si, sur l'une d'entre elles, les formes abstraites n'étaient pas complétées par le col et la tête d'un oiseau. D'ailleurs dans les autres bijoux de ce type connus, la frégate, oiseau emblématique de l'archipel, est largement figurée déployant ses ailes au dessus des vagues. Très fréquent dans l'iconographie de l'archipel, l'oiseau évoque un moment important dans la vie des habitants des Salomon : la pêche de la bonite. Ces thonidés se déplacent en bancs. Sur la mer troublée par l'écume d'un remous, le déplacement de ces milliers de poissons ventrus serait invisible, s'ils n'étaient pas survolés par des dizaines voire des centaines de frégates qui cherchent à capturer les plus faibles et les moins gros, ou les autres poissons chassés par l'avancée implacable et terrible du banc. Les oiseaux à peine aperçus, les pêcheurs se lançaient en leur direction certains de capturer eux-aussi de nombreuses proies qui leur apporteraient, à eux et à leurs familles restées à terre, les protéines animales nécessaires pour plusieurs semaines. Dans un système écologique où la viande est rare, la bonite assurait aux populations salomonaises le complément alimentaire nécessaire contre des carences certaines.

L'océan, drapé de vagues, la bonite pansue, la frégate planant au gré des vents et de la brise, les pirogues aux proues élancées, la chasse aux têtes et la guerre, sont des thèmes récurrents dans l'art de cet archipel. Non uniques, ils ont inspirés les hommes qui en vivaient, mais dans le monde mélanésien où le copyright existe, chacun avait sa manière de les représenter et des types locaux sont souvent indétectables.

A la pêche, s'ajoutait une autre activité, la guerre. Les armes étaient multiples, tout comme les trophées. L'un d'eux est un collier *uma ana lifa ngwae*. Celui qui le portait à son cou était un guerrier redoutable à l'ardeur belliqueuse affirmée, renommé pour ses exploits personnels ou pour ceux de ses ancêtres. Les dents humaines qui alternaient avec de fines perles grises avaient appartenu à ses victimes ou à celles de ses pères. Capturés vivants, emmenés dans leur village pour y être sacrifiés, les guerriers vaincus avaient été dévorés en des repas cannibales qui faisaient la réputation des hommes de certaines îles et vallées de Malaita. À l'issue de ces festins ritualisés, on ne conservait pour la confection du collier que les dents monoradiculées (canines et incisives) pour en faire des perles, témoignage de l'absorption du *mana* des victimes par le vainqueur. Une simple évaluation du nombre de dents donne encore aujourd'hui au spectateur une idée rapide du nombre des vaincus : cent dix dents ou plus, cela fait plus de quatorze personnes tuées et dévorées... Cependant il est possible aussi que l'on ait enfilé que les dents porteuses de *mana* des ennemis les plus valeureux et de quelques ancêtres partageant les mêmes qualités. On raconte même, dans la région, l'histoire de cet homme de Kwara'ae qui tua et mangea son beau-frère pour s'emparer de ses dents nécessaires à la confection d'un tel collier.

Moins prestigieux et plus répandus sont les brassards de perles fines portés aux bras par les hommes et les femmes de Malaita et des environs lors de certaines occasions comme leur mariage. Fabriqués du détroit de Bougainville jusqu'aux îles des Salomon orientales, ces objets étaient à la fois des parures et des monnaies d'échange. Les perles noires, rouges et blanches étaient fabriquées par les populations littorales, dont les descendants vivent encore sur des îlots artificiels bâtis sur le récif

et donc grandement dépendants de leurs échanges avec les habitants de la Grande Terre (Malaita stricto sensu). Obtenues à partir de coquilles brisées de bénitiers, de trocas ou de cônes, coquillages fréquents dans le Pacifique Sud, elles étaient polies et percées avec le plus grand soin. L'enfilage sur des fibres tressées et nouées délicatement entre elles pour obtenir des motifs en losange et en diamant surlignés de rangs de couleurs différents étaient parfois l'œuvre d'autres populations en particulier celles de l'intérieur. Au centre de Malaita, les locuteurs Kwara'ae étaient passés maîtres dans la fabrication de brassards que l'on appelle *abagwaro*, de parures de jambes et de ceintures parfois très larges. La valeur de l'objet dépendait et dépend encore essentiellement de l'ancienneté des perles : les rouges (*firai*) plus anciennes et plus rares sont toujours préférées aux perles plus brunes (*safi*) produites jusqu'à une date plus récente. Ces parures étaient en effet régulièrement démontées et réenfilées pour en garantir la solidité et la pérennité. Ce travail de fabrication de perles de coquillage le long des côtes et de montage et d'enfilage dans les terres a aujourd'hui quasiment disparu sous les coups simultanés de la religion et de la mondialisation.

Mais s'il est un art dans lequel les Salomonais ont excellé jusqu'au début du XX^e siècle, c'est celui du bénitier et de façon plus générale du coquillage. Le bénitier ou tridacne est pêché depuis des temps lointains non seulement pour la chair de l'animal, mais également pour la coquille parfois de taille impressionnante et dans laquelle sont façonnées des monnaies. Souvent, on utilisait aussi la coquille fossilisée ou en voie de fossilisation de bénitiers échoués sur la terre devenue ferme à la suite de transgressions marines ou de soulèvements tectoniques que le souvenir humain n'avait pu conserver. Les plus anciens objets façonnés, les *mbariki*, présentent déjà un trou rond au milieu. Les bords ont en revanche conservé l'irrégularité du coquillage. Par la suite, c'est en prenant des coquilles plus grandes et plus épaisses que les artisans ont pu faire oublier la forme originale et dentelée du bénitier. Les objets réalisés avaient dès lors deux finalités non exclusives : il pouvait servir de parure ou être utilisés dans les cérémonies d'échange comme monnaie (comme les *poata* et surtout les *mbokolo* à la fois monnaies et bijoux). Plus rares, les pièces rondes taillées à proximité de la charnière et qui gardent sur les deux valves une trace jaune, les *mabkia* pouvaient servir de repose crâne.

Les *mau lavata* à Choiseul (appelés *titi* à Simbo ou à Ranongga, *tinete* en Nouvelle-Géorgie...) sont sans doute des monnaies échangées lors de la conclusion d'une paix entre deux groupes. Matérialisation d'un lien renoué, ils sont aussi des titres de propriété aux mains des chefs. Ils peuvent atteindre une épaisseur de 10cm avec un diamètre de 14 à 25 cm pour les plus grands qui sont aussi les plus exceptionnels.

Proches des *mau lavata* pour certaines de leurs fonctions, les *barava* sont des pièces d'une grande richesse iconographique. Plaques plates taillées dans les coquilles de bénitiers fossiles imposants, ces objets de grand prestige, au nom variant là encore selon les différentes langues, ont perdu beaucoup de leur signification depuis la fin du XIX^e siècle. Les bouleversements qui affectèrent alors le centre de l'archipel avec un regain de la chasse aux têtes, ont sans doute provoqué une dispersion importante de ces objets ainsi que la disparition des informateurs peu enclins de toute façon à livrer leurs secrets aux étrangers. Les *barava* sont donc devenus des objets muets animés par la seule beauté de leurs formes et par la magie des histoires qu'elles évoquent. Elles sont entourées de mystère que l'enquêteur peine à lever. Les descendants de ceux qui les ont fabriqués, souvent éparpillés, ont perdu la mémoire. Triste destin que celui des populations du Pacifique coupées de leurs traditions par des décennies de maladies, de guerres et d'acculturation religieuse puis coloniale ! La mondialisation actuelle finit d'achever un processus rapide et irréversible.

On a longtemps classé les *barava* en plusieurs catégories en fonction de leur taille et de leur forme. Les plus imposantes par la taille semblent avoir été fabriquées au centre des Îles Salomon.

Originaires principalement de l'île de Choiseul, du nom du ministre de Louis XVI qui parraina l'expédition de Lapérouse, les plaques, épaisses, ont plusieurs anneaux à la base surmontée de rangées de silhouettes humaines, d'anneaux et d'oiseaux. Dans les îles voisines, elles sont un peu différentes, mais toute classification se heurte à la rareté des pièces complètes qui nous sont parvenues. La plupart ne sont connues que par des fragments qu'un long séjour en terre, a rendu moins blancs voire gris ou verts. Cependant elles offrent souvent une rangée impeccable de silhouettes humaines, coude à coude, comme des hommes assis en conseil ou à bord d'une pirogue. Les profils des grandes boucles d'oreille qui épousaient la rondeur des lobes distendus des hommes de la région, encadrent chaque tête.

On a longtemps pensé que ces plaques nombreuses dans les lieux de sépultures avaient un lien avec les morts ou à défaut avec les chefs. Conservées parfois dans les maisons de ces derniers, elles étaient souvent placées entières ou cassées – ce qui explique le grand nombre de morceaux qui nous sont parvenus – près de leurs tombes. Dans tous les cas, le contact avec une personne détentrice de *mana* leur donnait du *mana* et rendait ipso facto ces objets redoutables pour les simples mortels. On pense aujourd'hui que ces *barava* étaient surtout des titres de propriété. On comprend dès lors pourquoi beaucoup furent volés pendant la période glorieuse de la chasse aux têtes. Elles devenaient de superbes trophées qui, d'ailleurs, ne donnaient aucun droit sur les terres du groupe dépossédé de l'objet. Ce dernier restait maître de ses terres et pouvait sans doute se lancer dans l'acquisition d'un nouveau *barava*. Dès lors, on peut se demander si les rangées de silhouettes gravées dans le coquillage n'évoquent pas les ancêtres arrivés en pirogue pour prendre possession d'une terre dont la propriété s'organise, comme toujours en Océanie, de la mer (platier compris) vers la terre en bande beaucoup plus longues que larges.

Les anneaux *barava* sont plus simples. Généralement le diamètre du cercle de bénitier n'est pas dépassé par les représentations qui le surmontent. A l'exception de silhouettes humaines, dos à dos et la tête déformée vers le haut dans les coudes (*zaru*), la plupart de ces pièces sont ornées d'un oiseau. L'usure se prête mal à une identification du volatile. Sont-ce deux pigeons endémiques qui se confrontent bec à bec ? Dans ce cas, ce ne sera sans doute pas l'image de cet « amour tendre » dont Jean de La Fontaine affublait les pigeons. Là, c'est un calao solitaire facilement identifiable à son bec épais. Le calao est un oiseau de la canopée dans la forêt épaisse et quasiment vierge qui recouvre de son dense manteau vert les îles. On l'entend plus facilement qu'on ne le voit : il est comme l'esprit d'un ancêtre, à la fois proche et inaccessible. Le calao, silhouette dans le soleil filtré de la forêt reste une abstraction et c'est cela que traduisent ces objets qui le représentent seul, en couple ou en multiples.

L'oiseau compagnon de l'homme sur la mer découverte et sur la terre ensevelie dans les frondaisons d'une forêt tropicale impénétrable est présent partout y compris sur les bijoux que l'on porte aux bras. Même dans ce cas, il est difficilement identifiable. Parures d'hommes importants, ces bracelets blancs et ronds rappellent combien le genre humain dépend pour sa survie de l'oiseau et de celui qu'il poursuit en mer, le poisson.

Plus que par la fréquence sur les bijoux de ce dernier - quand il n'offre pas lui-même la matière même de la parure comme ces pendeloques qui prolongent certains ornements de nez et qui sont des dents de dauphins –, c'est par la beauté des hameçons que l'on sent son importance chez ces pêcheurs-nés que sont les habitants des Salomon. L'hameçon est souvent bijou dans le monde océanien tout en ayant une valeur utilitaire et c'est ce qu'il est ici. C'est à une bonne prise que sert l'écaille de tortue qu'on ligature finement sur une façon en bénitier. Quant au poisson, mi bonite, mi requin, un peu espadon ou marlin, il est souvent représenté sur les bols utilisés lors des fêtes. Taillées dans un bois léger, ces ustensiles de prestige sont recouverts d'un mélange fait d'encaustique végétal qui leur donne une couleur sombre. Ils sont incrustés de morceaux taillés dans du coquillage, ce qui rehausse leur noirceur. Ces bols évoquent le lien entre l'homme, le poisson, la frégate et le monde

des *ataro*, les esprits des morts qui hantent les creux de la vague. Souvent de grande taille, ce type de bol était utilisé lors du festin qui suivait l'initiation des jeunes garçons pour recevoir un dessert à base de purée de taro.

Mais le bénitier sert aussi à honorer les morts et à capturer leur *mana*. Les *pangosia* ont cette finalité. Placées à proximité des crânes des chefs mis à l'écart de tout lieu d'habitation dans une zone entretenue par des esclaves, elles étaient ramassées et montées sur des bâtons placés dans les pirogues (*vosovo*) pour que la puissance des défunts accompagne les navigateurs dans leurs pérégrinations océaniques et assure le succès de leur entreprise. Véritables peignes qui rappellent ceux servant jadis à frapper la poterie lapita pour lui donner une identité ou encore les instruments du tatoueur, les *pangosia* étaient en relation avec les divinités de la mer, au fond de laquelle est le séjour des morts.

Les crânes des morts importants étaient souvent enfermés dans des filets ou alternaient fibres végétales et coquillages. Sur le front du crâne sec, on plaçait souvent une plaque funéraire. De fait nos connaissances sur ces étranges objets qui pouvaient parfois être portés en pendentif, s'arrêtent là. Ces merveilleuses palettes ajourées gardent entiers leurs mystères.

Tous ces objets étaient réalisés aux temps anciens avec des outils en pierre. Mais les haches et herminettes lithiques pouvaient avoir des formes très esthétiques dès lors qu'elles devaient orner des objets de prestige. Elles étaient polies avec soin et recevaient une forme aussi pure qu'abstraite. L'herminette qui ouvrait la première plaie dans la terre noire inaugurant ainsi la saison des plantations des tubercules ou encore la hache utilisée pour fendre un tronc destiné à être la matrice d'une pirogue ou à devenir un poteau supportant le faitage d'un hangar à bateaux, se devait d'être parfaite tant dans le polissage que dans la forme. Ensuite, elle était fixée à un manche, comme le casse-noix de canarium, ces noix que les Mélanésiens consomment avec régal. Le manche est fendu, la pierre est introduite dans la fente et elle est fixée par des liens savamment noués.

Ainsi la vie était-elle rythmée non seulement de guerres et de la cadence nourricière de la terre, mais de fêtes. Pour ces dernières, à Bougainville ou Buka, au nord de l'archipel, on utilisait des pagaies qui servaient à la navigation, mais, si ouvragées et si belles, qu'elles étaient aussi des objets de prestige pouvant servir éventuellement à des danses. Appelées *hose*, elles sont décorées d'un personnage qu'il est convenu d'appeler *Kokorra*, mais qui est, sans doute, plus associé au pouvoir qu'au monde des esprits. Ce type de pagaie devenue emblématique de l'art océanien depuis l'exposition « Arts of the South Seas » qui se tint à New-York en 1946, pose beaucoup de problèmes et les zones d'ombres sont nombreuses. Les pagaies faites dans un bois très léger, portant une ou plusieurs effigies, les mains touchant le menton et sur la tête, une coiffure alors traditionnelle dans le nord de l'archipel salomonais, surgissent soudain en grand nombre dans une population où la sculpture était peu connue, à l'extrême fin du XIX^e siècle, et vont immédiatement peupler les musées et les collections. On les vit cependant servir sur l'eau, la face sculptée tournée vers le ciel pour être visible de tous. Elles permettaient en tout cas au bateau d'aller à grande vitesse.

Mystérieux, ces trésors des Îles Salomon, parfois encore portés là-bas comme des parures des temps anciens, apportent un peu de l'éclaboussure étincelante du soleil sur la houle agitée par le silencieux et terrible passage d'un banc de bonites. Les *atoro* et autres esprits les habitent-ils encore ? Rien pas même, le cri de la frégate ou le lourd vol du calao ne permet de le dire. Ils sont précieux, viennent du pays d'Ophir et gardent leur magie.

Dominique Barbe
Maître de conférences à l'UNC

1. **PALETTE FUNÉRAIRE**

Île de Nouvelle-Géorgie
Bénitier fossilisé (*Tridacna gigas*),
XIX^e siècle
13,4 x 7cm





2. MONNAIE D'ÉCHANGE ANCIENNE

Rare monnaie qui n'entre pas dans les archétypes attendus pour ces objets. Des traces de taille de bambou sont visibles à la surface.

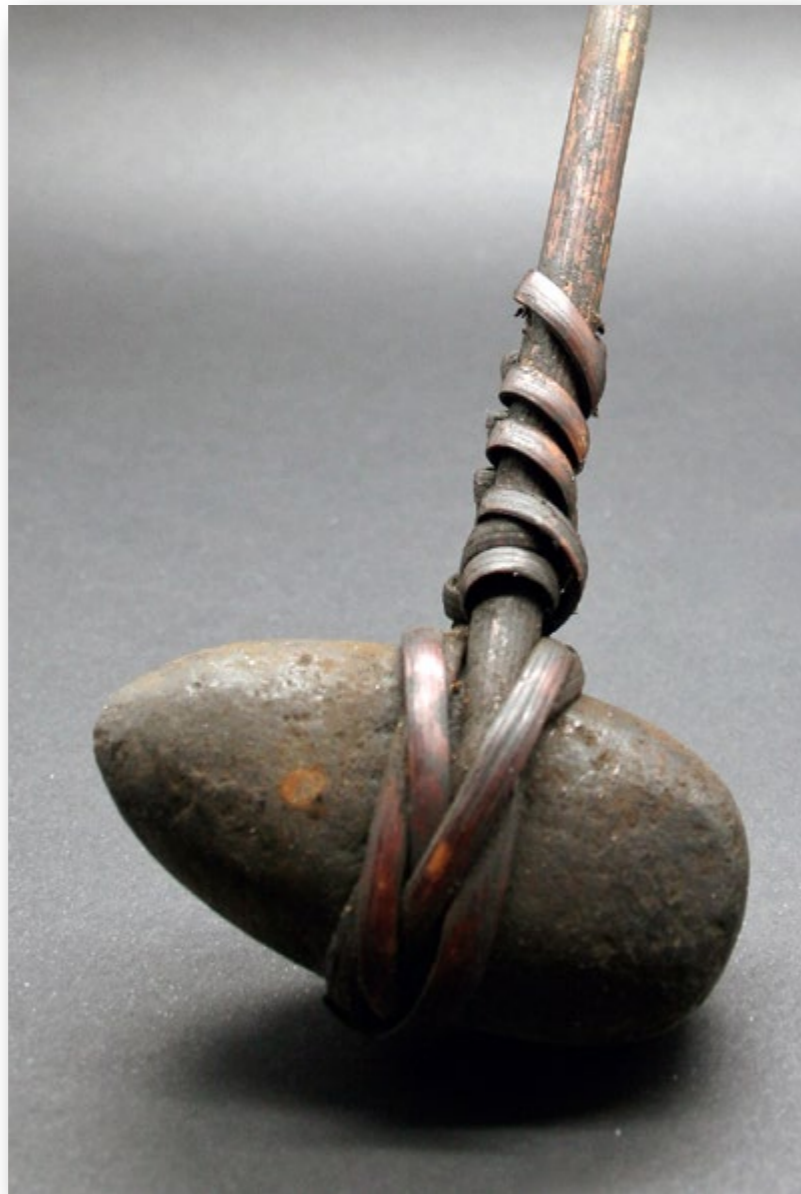
Île de Malaita
Bénitier fossilisé (*Tridacna gigas*)
XIX^e siècle
17,2 cm de diamètre

Prix : 2 000 €
socle inclus

3. CASSE-NOIX DE CANARIUM

Île de Choiseul
Bois, pierre et fibres
Fin XIX^e siècle/ début XX^e siècle
42 cm et 7,5 cm (longueur de la pierre)

Prix : 750 €
socle inclus



4. LAME DE HACHE

Île de Nouvelle-Géorgie
XIX^e siècle
16,5 x 10,3 cm

Prix : 650 €
socle inclus



5. LAME DE HACHE

Île de Nouvelle-Géorgie
XIX^e siècle
24,5 x 9cm

Prix : 1 500 €
socle inclus

6. HAMEÇON

Île de Nggla

Os de baleine ou de dugong, crochet en écaille de tortue et fibres

XIX^e siècle

7,5 x 0,5 x 3,2 cm

Prix : 1 500 €

socle inclus



7. HAMEÇON

Île de Nggla
Nacre, crochet en écaille de tortue et fibres
XIX^e siècle
7,5 x 2 x 2,6 cm

Prix : 2 300 €
socle inclus



8. HAMEÇON

Île de Nggla
Bénitier fossilisé (*Tridacna gigas*), crochet en écaille de tortue et fibres
XIX^e siècle
8,6 x 2,5 x 0,9 cm

Prix : 2 100 €
socle inclus

9. **BOL CÉRÉMONIEL EN FORME DE BONITE**

Île de Makira
Bois, coquillage et pigments
Fin XIX^e siècle/ début XX^e siècle
38 x 12 x 18 (hauteur) cm

Prix : 3 500 €



10. **FRAGMENT DE BARAVA**

Île de Choiseul
Bénitier fossilisé (*Tridacna gigas*)
XIX^e siècle
17 x 13,5 cm



11. PALETTE FUNÉRAIRE

Île de Kolombangara
Bénitier fossilisé (*Tridacna gigas*)
XIX^e siècle
12,5 x 7,5 cm

Prix : 4 500 €
socle inclus



12. PANGOSIA

Lagon de Roviana, Nouvelle-Géorgie
Bénitier fossilisé (*Tridacna gigas*)
XIX^e siècle
7,5 x 7 cm

Prix : 1 400 €
socle inclus



13. PANGOSIA

Lagon de Roviana, Nouvelle-Géorgie
Bénitier fossilisé (*Tridacna gigas*)
XIX^e siècle
6,4 x 8,2 cm

Prix : 1 200 €
socle inclus

14. COLLIER EN DENTS HUMAINES

Sud de l'île de Malaita
Dents humaines. Le collier a été remonté sur fil de nylon.
XIX^e siècle



15. ABAGWARO (BRASSARD)

Île de Malaita
Fibres végétales et coquillages
Fin XIX^e siècle/ début XX^e siècle

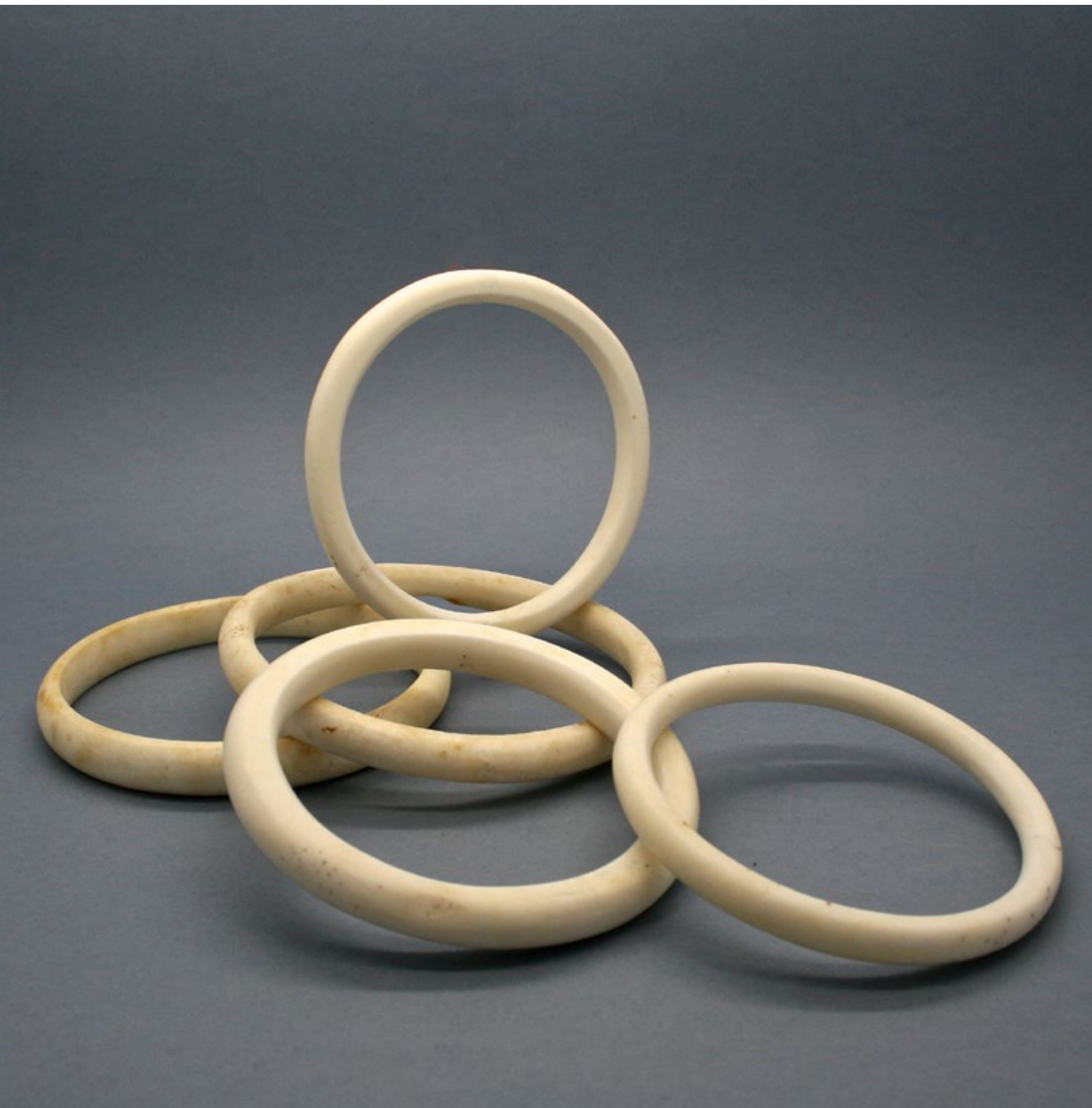
Prix : 1 150 €

16. ABAGWARO (BRASSARD)

Île de Malaita
Fibres végétales et coquillages
Fin XIX^e siècle/ début XX^e siècle

Prix : 1 150 €





17. CINQ MBOKOLO (BRASSARD-MONNAIE)

Île de Choiseul
Bénitier fossilisé (*Tridacna gigas*)
XIX^e siècle
9 cm

Prix : à de 350 €



18. FRAGMENT D'ANNEAU À TÊTE DE CALAO

Environ de Nuatambu au sud-est de l'île de Choiseul
Bénitier fossilisé (*Tridacna gigas*)
XIX^e siècle
10,5 x 9 cm

Prix : 2 500 €
socle inclus



19. PAGAIE DE DANSE

Île de Buka
Bois et pigments
XIX^e siècle
177 x 13 cm



20. **KETE SA'ELA'O (PARURE)**

Île de Malaita

Bénitier fossilisé (*Tridacna gigas*). La parure a été remontée sur fil de nylon.
Fin XIX^e siècle

Provenance : collection Tebbenham, collectée par HMS Mohawk en 1898



21. MAU LAVATA (MONNAIE D'ÉCHANGE)

Île de Choiseul
Bénitier fossilisé (*Tridacna gigas*)
XIX^e siècle
22 cm

Prix : 3 500 €
socle inclus





22. PALETTE FUNÉRAIRE

Île de Vella Lavella
Bénitier fossilisé (*Tridacna gigas*)
XIX^e siècle
13,5 x 6,4 cm

23. PANGOSIA

Lagon de Roviana, Nouvelle-Géorgie
Bénitier fossilisé (*Tridacna gigas*)
XIX^e siècle
11,7 x 12,3 cm

Prix : 3 500 €
socle inclus



24. ORNEMENT DE NEZ

Île de Malaïta
Bénitier fossilisé (*Tridacna gigas*), coquillages, dent de rousettes et fibres
XIX^e siècle
4 x 1 cm

Prix : 1 200 €
socle inclus

25. LA'ONIASSI (PENDENTIF D'HOMME)

Île de Malaïta
Bénitier fossilisé (*Tridacna gigas*) dans lequel sont gravés des motifs oiseaux frégates. L'incision est rehaussée de pigment noir.
XIX^e siècle
5,3 x 4,4 cm

Prix : 950 €
socle inclus

26. LA'ONIASSI (PENDENTIF DE FEMME)

Île de Malaïta
Bénitier fossilisé (*Tridacna gigas*) dans lequel est gravé une croix dont les extrémités des quatre branches supportent chacune deux motifs poissons. L'incision est rehaussée de pigment noir.
XIX^e siècle
5,3 cm de diamètre

Prix : 1 300 €
socle inclus

27. ORNEMENT DE NEZ

Île de Malaïta
Bénitier fossilisé (*Tridacna gigas*), coquillages, dent de rousettes et fibres
XIX^e siècle
4,6 x 0,9 cm

Prix : 1 250 €
socle inclus



28. **BARUKU (BRACELET AVEC OISEAU)**

Île de Choiseul
Bénitier fossilisé (*Tridacna gigas*)
XIX^e siècle
9,5 x 8,5 cm



29. FRAGMENT DE BARAVA

Île de Vella Lavella
Bénitier fossilisé (*Tridacna gigas*)
XIX^e siècle
7 x 8 cm

Prix : 800 €
socle inclus



30. FRAGMENT DE BARAVA

Île de Vella Lavella
Bénitier fossilisé (*Tridacna gigas*)
XIX^e siècle
8,5 x 10,5 cm

Prix : 700 €
socle inclus

31. FRAGMENT DE BARAVA

Île de Vella Lavella
Bénitier fossilisé (*Tridacna gigas*)
XIX^e siècle
7 x 5,5 cm

Prix : 900 €
socle inclus



32. PANGOSIA

Île de Simbo
Bénitier fossilisé (*Tridacna gigas*)
XIX^e siècle
12,5 x 12 cm



33. MBAKIA (MONNAIE D'ÉCHANGE)

Île de Nouvelle-Géorgie
Anneau de bénitier orangé taillé dans la charnière d'un bénitier fossilisé (*Tridacna gigas*).
XIX^e siècle
13,1 cm diamètre / 2,7 cm épaisseur

Prix : 950 €
socle inclus



34. POATA (MONNAIE D'ÉCHANGE)

Île de Nouvelle-Géorgie
Bénitier fossilisé (*Tridacna gigas*)
XIX^e siècle
15,4 cm diamètre

Prix : 950 €
socle inclus

35. ANNEAU BARAVA À DEUX TÊTES DE CALAO

Île de Simbo
Bénitier fossilisé (*Tridacna gigas*)
XIX^e siècle
12 x 8 cm



